



Salon du livre : l’Afrique littéraire au bassin du Congo **«Livres et auteurs du bassin du Congo» accueille du 21 au 23** **mars les lettres du continent tout entier. Avant-goût avec deux** **romans, du Sénégal et de Côte d’Ivoire.**

Par Valérie Marin la Meslée

Bien sûr, le Brésil, qui donne cette année ses couleurs au Salon du livre de Paris porte de Versailles sera présent sur le stand du bassin du Congo où le programme s’ouvre en musique afro-brésilienne, et suit, à travers les lieux de mémoire, les contes, les rythmes, et même la gastronomie, l’héritage africain du pays invité et leurs liens. Livres et auteurs du bassin du Congo met à l’honneur, comme il se doit, la littérature congolaise : du dernier roman d’Henri Lopès qui vient tout juste de paraître, *Le méridional* (Continents noirs, Gallimard), aux figures tutélaires de Sony Labou Tansi ou Sylvain Bemba, sans oublier les nouveaux talents de la scène littéraire, à commencer par Fiston Mwanza Mujila et des éclairages sur le théâtre, la poésie et le cinéma.

Plus vastement, les lettres africaines au sens large se découvrent trois jours durant, de l’Afrique du Sud d’André Brink auquel il sera rendu hommage jusqu’à l’Algérie de Kamel Daoud, prix des Cinq Continents de la francophonie pour Meursault, contre enquête (Actes Sud). La femme se taille une part de choix dans la programmation, avec une ouverture spéciale au plaisir, autour de l’anthologie *Volcaniques* dirigée par Lénora Miano. Parmi les nombreuses nouveautés en librairie, Le Point Afrique, partenaire du bassin du Congo, a élu deux romans à découvrir sans tarder, dont les auteurs seront dans le stand le samedi 21 mars (1). À vos lectures...

Terre ceinte, quel titre magnifique pour dire tant de villes, villages, régions en proie ou menacées par ceux qui, au nom d’un islam dévoyé, remplacent dans les faits le mot «sainte» contre le mot «ceinte». Nous sommes à Kalep dans un pays nommé Sumul. Quatre ans plus tôt, la ville a été prise par les soldats de «la Fraternité», sous la conduite d’Abdel Krim Konaté, commandant des troupes de Kalep devenu l’homme tout puissant des lieux. Le roman s’ouvre lors du procès devant le tribunal islamique d’un jeune couple adultère. L’écriture de Mohamed Mbougar Sarr est aussi calme et belle que la violence de son sujet est terrible. Il n’est pas sans rappeler le contexte du film *Timbuktu* de Sissako bien sûr. Le couple périt sous le feu des détonations.

Comment les habitants de Kalep réagissent-ils ? Et d’abord les parents de ces victimes d’une implacable charia ? Les mères des deux jeunes sacrifiés entament une correspondance bouleversante qui s’intercale tout au long du roman, tandis que les autres personnages répondent un à un à la question fondamentale du livre : que fait-on de la peur ? Comment la famille du médecin Malamine - dont l’épouse est sauvagement blessée par les miliciens, le jeune fils Idrissa, sa petite sœur Rokhaya - affrontera l’inacceptable ? Malamine est de ceux qui

s'engagent. Il va monter un réseau de résistance dont les six membres se retrouvent dans la cave de la taverne du père Badji, travaillant de nuit à la publication d'un journal pour rallier au combat collectif une population tétanisée par l'occupant.

Pendant ce temps, dans la région, les djihadistes poursuivent leurs forfaits, détruisant l'ancienne bibliothèque de Bantika, derrière laquelle on reconnaît, bien sûr, la ville de Tombouctou et ses manuscrits. Dans ce contexte très finement décrit, où la singularité des personnages permet de cultiver la nuance et la réflexion, l'auteur n'oublie pas de soigner l'intrigue et le plaisir pur de la fiction. Que cherche l'inébranlable Abdel Krim dans le regard de Ndey Joor, la belle épouse de Malamine ? Et que va-t-il y trouver ? Dans son introspection des âmes d'une population livrée au pire, son talent à les incarner, à installer une atmosphère, à faire vivre cette ville d'hier à aujourd'hui, Mohamed Mbougar Sarr s'impose en romancier. À découvrir, et à suivre. (Ed Présence Africaine, 258 pages, 18 euros)

Le nouvel an chinois de Koffi Kwahulé

Le troisième roman du dramaturge Koffi Kwahulé est aussi parisien que l'auteur, qui vit depuis l'âge de 23 ans en France et plus particulièrement dans la capitale. Parisien, c'est-à-dire ? Son roman se déroule dans un petit périmètre du 11^e arrondissement d'où son jeune héros a bien du mal à décoller. Ezechiel ne quitte pas sa chambre, il a déserté le lycée, et vit entre une mère qui fait semblant chaque jour d'aller travailler et le fantôme d'un père sombré dans le coma après un accident du travail - et dont les funérailles au pays auront lieu sans ses enfants. Ezechiel prie ardemment plusieurs fois par jour le « dieu » Onan. Ses fantasmes sexuels lui tiennent lieu de passe-temps, alimentés par un rapport incestueux à la mère mais qui se déplacent bientôt sur la personne d'une ravissante dentiste, Melsa Coën. La belle de blanc vêtue est, malheureusement pour Ezechiel, déjà mariée à Maximilien, gravement malade, mais auquel elle continue de vouer un amour torride, s'attachant à Ezechiel comme à un fils.

Et alors, ce nouvel an chinois ? C'est en cette période de fête dans le quartier métissé de Saint-Ambroise que débarque Guillaume Alexandre Demontfaucon, fils d'un couple ayant habité autrefois l'immeuble où vit Ezechiel, couple qui fut retrouvé assassiné. Le fils, accusé puis lavé du meurtre de ses parents, père français, mère polonaise, avait déserté la France pour s'engager dans la Légion. Ce jour-là, « le fils de la Polonaise » est de retour, sa haute silhouette sort du métro Saint-Ambroise, déjà la bouche pleine de « saillies haineuses » contre ces Chinois qui ont « envahi » le quartier. Demontfaucon est l'illustration du refus de la France multiculturelle dans une attitude de rejet obsessionnel au point que personne n'est à l'abri de ses harangues. L'ex-militaire se montre par ailleurs un voisin courtois, qui fait même la cour à la mère d'Ezechiel, ce que l'adolescent ne supporte pas. L'histoire finira mal. Le nouvel an chinois fêté en couleurs dans le quartier de Saint-Ambroise prendra celle du sang versé.

C'est à la fois l'itinéraire d'un enfant peu gâté, mais étonnamment solide, et le portrait d'un Paris métissé par des générations d'immigration, et ce qu'il suscite, que décrit ce roman dont l'originalité, la puissance de transgression et la folie plus ou moins douce passent entièrement dans une écriture inouïe, une prose rythmique, qui donne envie de lire des pages à voix haute. Koffi Kwahulé est un dramaturge reconnu, auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre. Après *Baby face*, et *Monsieur Ki* (parus aux éditions Continents noirs Gallimard), il dépasse et confirme la singularité d'une œuvre romanesque élaborée discrètement, sûrement, et déjà récompensée des prix Ahmadou Kourouma, et du prix Édouard Glissant. La rencontre des imaginaires célébrée par Glissant est portée chez Kwahulé par l'inventivité jouissive de la forme. À tous les chercheurs d'étonnements, son *Nouvel An chinois* est à cueillir sous une, soit dit en passant, superbe couverture. (Ed Zulma, 235 pages, 18,50 euros.)